

LE SAVETIER

17. cl. 157.

DE LA RUE CHARLOT,

OU

LES SOEURS RIVALES,

COMÉDIE ANECDOTIQUE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR MM. MARÉCHALLE ET C. HUBERT;

Représentée pour la première fois à Paris, sur le
THÉÂTRE DU PANORAMA DRAMATIQUE, le 14 août 1821.

~~~~~  
PRIX : UN FRANC.  
~~~~~

PARIS;

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE;

Éditeur des Œuvres de PIGAULT-LEBRUN et de PICARD,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N° 51.

~~~~~  
1821.

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

- BASILE** , savetier..... **M. THÉODORE.**  
( Emploi de Bosquier-Gavaudan.)
- M<sup>me</sup> VARNIER** , marchande de nouveautés ..... **M<sup>lle</sup> LECOMTE.**  
( Coquette de 40 ans.)
- CHARLOTTE** , sœur de **M<sup>me</sup> Varnier**..... **M<sup>lle</sup> LAURE.**  
( Ingénue de 20 ans.)
- DELPHINE** , femme de confiance de **M<sup>me</sup> Varnier**..... **M<sup>me</sup> LOUIS.**  
( Intrigante , femme de 50 ans.)
- ÉDOUARD** , clerc d'huissier , amant de **Charlotte**..... **M. SERRES.**  
( Petit Candide.)
- Amis de M<sup>me</sup> Varnier.** ( *Personnages muets.* )

# LE SAVETIER

DE

## LA RUE CHARLOT , \*

COMÉDIE ANECDOTIQUE.

---

*Le théâtre représente une place publique ; à la droite du spectateur est l'échoppe de Basile ; à la gauche, un riche magasin de nouveautés , ayant pour enseigne : A la Lorraine, M<sup>me</sup> Varnier , marchande de nouveautés. Au lever du rideau Charlotte et Delphine se disposent à ouvrir le magasin.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, DELPHINE.

DELPHINE.

Que de mal vous avez dans cette maison , mademoiselle Charlotte, il faut que votre sœur ait le cœur bien dur pour souffrir que vous vous donniez tant de peine , lorsqu'elle ne s'occupe du matin au soir que de sa toilette et de ses adorateurs.

CHARLOTTE.

Ma sœur est riche , et je suis sans fortune.

DELPHINE.

Vous n'en êtes pas moins sa sœur, sa propre sœur ; et à ce titre , sans compter vos talens , elle devrait vous laisser un

---

(\*) Messieurs les Directeurs de provinces pourront donner à cette pièce un air de localité en changeant le nom de la rue *Charlot* , ainsi que les noms de la *cour Batave* et du *Château d'eau* qui se trouvent dans la scène 3<sup>me</sup>.

peu plus de bon temps. Est-ce que je ne sais pas avec quelle sévérité elle vous traite. Vous êtes trop bonne ; tout ne marche dans cette maison que par vous ; depuis cinq ans votre activité et vos soins ont fait fructifier cet établissement : c'est à la connaissance de tout le quartier , et lorsqu'il murmure hautement vous n'osez élever la voix , faire entendre une plainte.

CHARLOTTE.

Loin de me plaindre de ma sœur , je dois tout faire pour me conserver son amitié ; elle a sans doute beaucoup de torts envers moi ; mais je ne puis oublier qu'elle m'a recueillie , élevée , dès l'âge le plus tendre ; qu'elle est enfin une seconde mère pour moi , et ses procédés à mon égard fussent-ils encore plus humilians ; je dois les endurer , Madame. Ce monde , dont vous me parlez ; ce monde , témoin de l'injustice de ma sœur , et qui la blâme hautement , dites-vous , serait le premier à m'accuser , si n'écoutant qu'un trop juste ressentiment , peut-être , je préférerais une maison étrangère à celle où l'on prit soin de mon enfance.

DELPHINE.

Une jeune fille intelligente se tire toujours d'affaire , et à votre place il y a long-temps que je serais partie.

CHARLOTTE.

Orpheline , et sans expérience , que deviendrais-je ? Ma sœur a déjà pour moi plus que la sévérité , et ma fuite laisserait à sa haine un vaste champ , qu'elle parcourrait avec une sorte de délice , elle ne tarderait pas à m'accuser d'ingratitude , et mon éloignement la justifierait ; elle me supposerait des torts ; elle citerait des faits que l'on jugerait sans les approfondir ; et l'opinion publique , qu'il est facile d'égarer , me condamnerait sur l'apparence. Vous devez assez connaître le monde , Madame , pour savoir combien ma réputation en souffrirait ; car si la femme que l'on accuse n'a pas toujours tous les torts qu'on lui suppose , il est bien rare au moins qu'elle soit tout-à-fait exempte de reproches.

DELPHINE.

Ainsi vous êtes résignée. . .

CHARLOTTE.

A tout , Madame , plutôt que de m'exposer à perdre l'estime des honnêtes gens et la mienne.

DELPHINE.

Tout cela ne vous prépare pas à un brillant avenir.

CHARLOTTE.

Mon sort peut changer d'un moment à l'autre.

DELPHINE.

Est-ce que vous auriez encore la simplicité de croire au retour de votre oncle Lambert. Ce vieux fou, qui s'avisa de tenter la fortune avec votre bien, plutôt que de vous assurer un sort heureux, et qui est mort bien certainement, puisque depuis quinze ans il n'a pas donné de ses nouvelles.

CHARLOTTE.

Mon oncle m'aimait beaucoup, Madame, et jusqu'à ce que j'aie la preuve qu'il n'existe plus, je ne cesserai d'espérer son retour et de compter sur sa bonté.

DELPHINE.

Eh ! bien, je vous souhaite beaucoup de plaisir et de patience (*à part*). Avec sa manière de penser, cette petite fille-là ne fera jamais fortune (*On entend fredonner l'air de Marianne*). Ah ! mon dieu qui chante de si bonne heure.

CHARLOTTE.

C'est le père Basile le savetier.

DELPHINE.

Ah ! le vilain homme, je ne puis le sentir, il n'y a qu'un mois qu'il occupe cette échoppe, et il n'ignore rien de tout ce qui s'est fait dans ce quartier depuis vingt ans ; personne n'échappe à sa censure ; il est bavard, curieux, moqueur, impertinent même quelquefois ; mais je connais le propriétaire de cette maison, et j'espère bien qu'il nous en débarrassera avant peu.

CHARLOTTE.

Au fait, je ne sais comment il s'arrange ; mais sans sortir de chez lui il sait tout ce qui se fait chez les autres ; il est à-la-fois trisie et gai, affable et bourru ; il vous dit au même instant une injure et un compliment ; c'est un mélange d'orgueil, de douceur, de malignité et de bonhomie ; enfin c'est un savetier incompréhensible, dont j'aime l'originalité, et dont la franchise me plaît.

DELPHINE.

Oui ? Eh bien, je vous laisse avec lui (*A part*). Je viens de lui dire du mal de sa sœur ; maintenant je vais dire à sa sœur du mal d'elle, et tout ira bien.

*Elle sort.*

## SCÈNE II.

CHARLOTTE *seule.*

Je ne suis pas fâchée qu'elle soit partie, Edouard ne peut tarder à venir, et comme tout le monde ignore encore notre amour ; je craindrais que Delphine en fût instruite ; la première elle blâmerait un penchant auquel j'ai peut-être tort de me livrer ; mais le temps se passe, ouvrons le magasin.

*Elle enlève les volets de la boutique.*

## SCÈNE III.

BASILE, CHARLOTTE.

BASILE *portant une vieille chaise et 2<sup>e</sup> vieilles bottes.*

*Fin de l'air de Marianne.*

Pour que d' nous on n' dis' que du bien,  
N' faisons d' mal à personne.

*Il ouvre son échoppe.*

Vous arrangez votre magasin de nouveautés, mademoiselle Charlotte, et moi aussi (*Il accroche de vieilles bottes*). Vous êtes matinale au moins.

CHARLOTTE.

Il est donc bien matin ?

BASILE.

Sept heures, et je vais bien ; je me suis mis sur l'Hôtel-de-Ville hier... Mais attendez-donc que je vous aide ; pauvre petite, c'est bien lourd. (*Il ôte les volets*) Enlever de si grands volets avec d'aussi petits bras. Votre sœur, qui se dit à son aise, devrait bien prendre quelqu'un pour faire un ouvrage aussi rude ; vrai, c'est trop fort pour vous.

CHARLOTTE.

Grâce à votre complaisance, monsieur Basile, je ne m'en aperçois pas.

BASILE.

Est-ce que madame Delphine, cette méchante femme, dont tout le quartier dit du mal, ne pourrait pas vous aider ?

CHARLOTTE.

Tout le quartier en dit du mal ? Et vous monsieur Basile.

BASILE.

Moi ? je fais comme tout le quartier , et je vous demande si j'ai tort ; elle veut me faire quitter mon établissement ; si elle n'a pas encore parlé au propriétaire pour qu'il me chasse , ça ne peut pas tarder. Ah ! si celle-là est payée pour faire du mal , elle ne vole pas son argent , vrai : mademoiselle Charlotte il faut que vous ayez bien de la vertu pour résister à tous les mauvais conseils qu'elle vous donne ; mais méfiez-vous d'elle , mademoiselle Charlotte.

CHARLOTTE

Comment ?

BASILE,

Tenez , il est bientôt huit heures ; je gage que vous serez mise à la porte avant midi , et c'est à sa bonté que vous le devrez.

CHARLOTTE.

Vous plaisantez , monsieur Basile , que gagnerait-elle à mon départ ; elle a su prendre un tel ascendant sur ma sœur , que rien ne se fait plus que par elle dans cette maison ; elle est de toutes les fêtes ; enfin ma sœur et elle ne se quittent pas d'une minute.

BASILE.

Cela se conçoit , comment se passer d'une femme qui flatte nos caprices , qui excuse nos erreurs , et qui , pour mieux nous plaire , érige nos vices mêmes en vertus ; mais ça ne durera pas heureusement pour vous.

CHARLOTTE.

Vous parlez-là , monsieur Basile. . .

BASILE.

Comme un homme qui vous aime, M<sup>lle</sup> Charlotte.

CHARLOTTE , *surprise.*

Vous m'aimez ?

BASILE.

Certes , je vous aime , mais de bonne amitié , et sans vouloir faire aucun tort à M. Edouard , le petit clerc d'huissier qui demeure ici tout près.

CHARLOTTE , *avec embarras.*

Monsieur Edouard ? . . . Je vous assure que si ce jeune homme éprouve pour moi un tendre sentiment ; je l'ignore , et. . .

BASILE.

Cependant , dimanche dernier , dans la cour Batave ,

il vous a fait sa déclaration dans toutes les formes. Ah ! c'est que je m'y connais.

CHARLOTTE.

Croyez, Monsieur...

BASILE.

Et avant hier, est-ce qu'il ne vous a pas reparlé de son amour, en vous accompagnant jusqu'au château d'eau ?

CHARLOTTE.

Quoi, vous savez ?...

BASILE.

Est-ce que je ne suis pas l'observateur du quartier ?

CHARLOTTE.

Ah ! Monsieur Basile, je vous en supplie, n'en parlez à personne ; ce jeune homme est d'une famille honnête, il est rangé, laborieux.

BASILE, *avec un air de protection.*

Oui, aussi je ne vous blâme pas de chercher à le voir, je trouve seulement votre conduite un peu légère ; inconsiderée. Avant la révolution les jeunes filles n'agissaient pas ainsi ; elles comptaient pour quelque chose l'aveu de leurs parens ; et la crainte de faire mal parler d'elles les retenait dans les bornes que leur prescrivait les mœurs, la décence, le devoir ; mais à présent c'est bien autre chose, nous sommes dans le siècle des lumières, aussi les jeunes filles savent-elles se conduire toute seules.

CHARLOTTE.

Mais, Monsieur, ce langage....

BASILE.

Est celui que vous tiendrait votre oncle...

CHARLOTTE.

Mon oncle ?..

BASILE.

Oui, cet oncle Lambert, que votre madame Delphine traite de vieux fou, et que vous n'avez pas vu depuis quinze ans.

CHARLOTTE.

L'auriez-vous connu ?

BASILE.

Non, mais je sais qu'on le déteste dans cette maison, excepté vous, cependant mademoiselle Charlotte, à la vérité il était un peu brusque, bizarre dans sa conduite, original dans ses projets.

CHARLOTTE.

Il était plein de bonté, et je l'aimais comme un père.

BASILE.

Vous le deviez , mais tenez , j'aperçois quelqu'un qui pourra vous consoler de son absence ; c'est monsieur Édouard.

CHARLOTTE , à part.

Que va-t-il faire ?

## SCÈNE IV.

Les Mêmes , EDOUARD , parait dans le fond , son chapeau sous le bras et une petite baguette à la main.

ÉDOUARD , à part.

Basile est avec Charlotte ; quel contre-temps fâcheux pour mon amour.

BASILE.

Allons, jeune homme, approchez. Mais approchez donc ; comme vous êtes timide , embarrassé ; vous avez l'air d'un amoureux de l'ancien régime ; allons , ne tremblez donc pas comme ça.

ÉDOUARD , surpris et reculant d'un pas.

Mais , Monsieur , je ne viens pas . . .

BASILE.

Si fait, vous venez, et vous venez pour offrir un bouquet à Mademoiselle. Mon Dieu ! pourquoi donc le cacher comme cela dans votre chapeau ; allons , offrez-le lui avec le petit compliment.

ÉDOUARD , à part.

Comment sait-il donc cela ? ( Haut. ) Dites donc , monsieur Basile , comme vous êtes là , elle n'osera peut-être pas l'accepter.

BASILE.

Pourquoi donc ? elle a bien accepté la bague que vous lui avez donnée à cette même place , il y a trois jours.

ÉDOUARD , à part.

Ah ! c'est trop fort , par exemple. ( A Charlotte , en tremblant. ) Mademoiselle Charlotte , voilà mon bouquet... J'avais bien des choses à vous dire , mais je ne sais plus où j'en suis , et pour que cela me revienne...

BASILE.

Il faut que je m'en aille , n'est-ce pas ? Eh bien , j'y consens.

*Le Savctier.*

ÉDOUARD, à Charlotte.

Quel bonheur, il va s'en aller.

BASILE,

Cela vous rend bien content, heim?

ÉDOUARD.

Si vous voulez que je vous dise la vérité, cela ne me fait point de peine.

BASILE.

Sans doute, seul auprès de cette chère enfant, vous allez lui parler de votre amour, vous allez troubler la tranquillité de son cœur, égarer sa raison, sans savoir où cela vous mènera; mais c'est égal, le présent vous sourit et vous ne vous occupez pas de l'avenir, voilà bien la jeunesse.

ÉDOUARD.

C'est ce que je me suis dit quelquefois.

BASILE, sévèrement.

Et c'est ce que vous avez eu tort de vous dire, jeune homme. Réfléchissez un peu à l'inconvenance de votre conduite.

ÉDOUARD.

Monsieur, mes intentions sont pures.

BASILE.

Non, elles ne le sont pas, puisque vous craignez d'être vu avec Mademoiselle.

ÉDOUARD.

Mon père sait bien...

BASILE.

Votre père? hier encore, il vous a défendu de lui parler de ce mariage. Ainsi quel est donc votre espoir? D'entraîner cette pauvre Charlotte dans une démarche qui ne peut avoir pour résultat que le chagrin et la honte; à votre âge, jeune homme, on se trompe souvent sur ses véritables sentimens; jugez que de maux, que de regrets vous causeriez à votre jeune amie, si, parvenant à vous en faire aimer, vous aviez pris pour de l'amour un léger caprice, et si l'abandon devenait son partage.

ÉDOUARD.

Monsieur...

BASILE.

Adieu, je vous quitte. (*A part.*) Maintenant je puis les laisser seuls sans danger, les pauvres enfans.

*Il rentre dans son échoppe.*

## SCENE V.

ÉDOUARD, CHARLOTTE.

ÉDOUARD, *stupéfait et à l'extrémité du théâtre.*  
J'en reste de là.

CHARLOTTE, *à l'autre extrémité.*  
Ce que vient de dire monsieur Basile a glacé mon cœur.

ÉDOUARD.  
Et moi donc, ça m'a paralysé de la tête aux pieds.

CHARLOTTE.  
Qui peut donc lui avoir appris notre amour ?

ÉDOUARD, *se rapprochant.*  
C'est ce que j'allais vous demander.

CHARLOTTE, *idem.*  
C'est donc vous qui lui avez dit que vous me destiniez ce bouquet ?

ÉDOUARD.  
Non, vraiment ; mais c'est vous sans doute qui lui avez dit que je vous avais donné une bague.

CHARLOTTE.  
Je ne lui en ai pas parlé, je vous jure.

ÉDOUARD.  
J'avais presque envie de me fâcher, mais j'étais si tremblante que je ne pouvais rien dire.

CHARLOTTE.  
Se pourrait-il, monsieur Édouard, que nos rendez-vous fussent si criminels.

ÉDOUARD.  
Oh ! non, car nous sommes bien innocens.

CHARLOTTE.  
C'est égal, monsieur Édouard, nous devons cesser de nous voir et de nous aimer, pensez à ce que vient dire monsieur Basile.

ÉDOUARD.  
Je ne pense qu'à vous, à vous seule, et me jette à vos pieds pour obtenir la permission de vous adorer encore.

CHARLOTTE.  
Je vous la donne, mais promettez-moi d'obtenir le consentement de vos parents.

ÉDOUARD.

Je vous le promets. C'est aujourd'hui la fête de votre sœur; mon père et ma mère y viendront, ils seront instruits de tout, et...

M<sup>me</sup> VARNIER, à sa fenêtre.

Que vois-je! Édouard et Charlotte.

ÉDOUARD.

J'entends votre sœur, je me sauve.

*Il sort.*

CHARLOTTE, à part.

Elle nous a vus, que va-t-elle dire? Rentrons et cherchons les moyens d'appaiser sa colère.

## SCÈNE VI.

M<sup>me</sup> VARNIER, CHARLOTTE, BASILE dans son échoppe.

M<sup>me</sup> VARNIER, à sa sœur.

Fort bien, Mademoiselle, vous employez parfaitement votre temps; j'aimerais beaucoup mieux que vous fussiez un peu moins matinale, que de vous savoir levée de si grand matin pour écouter les propos galans de monsieur Édouard.

CHARLOTTE, à part.

Nous aurait-elle entendus?

M<sup>me</sup> VARNIER, avec humeur.

Et qu'est-ce que ce monsieur Édouard? Un petit freluquet qui vous assomme par ses conversations absurdes et n'ouvre la bouche que pour dire une sottise.

CHARLOTTE.

Il me parlait de vous, ma sœur.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Est-ce aussi en vous parlant de moi qu'il vous a remis ce bouquet?

CHARLOTTE.

Oui, ma sœur, je savais que c'était aujourd'hui votre fête, et je l'avais chargé de me le procurer de bonne heure, afin de pouvoir vous l'offrir à votre lever.

M<sup>me</sup> VARNIER, d'un ton plus doux.

Donnez (*elle prend le bouquet*); il est charmant. (*Appercevant un papier dans le bouquet.*) Et ce billet que j'aperçois au milieu est sans doute aussi pour moi?

CHARLOTTE, *à part.*

Un billet, qu'ai-je fait ?

M<sup>me</sup> VARNIER, *après avoir lu.*

- Votre esprit, Mademoiselle, vous a mal servi dans cette circonstance, et cette lettre qui vous est adressée me prouve votre fausseté et votre mensonge.

(*Elle la déchire et la jette près de l'échoppe de Basile qui la ramasse et rapproche les morceaux pour prendre connaissance de ce qu'elle contient.*)

CHARLOTTE.

Ma sœur...

M<sup>me</sup> VARNIER.

Mademoiselle a donc fait la conquête d'un petit clerc d'huissier ? Quel honneur.

CHARLOTTE.

Un petit clerc d'huissier comme monsieur Édouard, qui a de bons et d'honnêtes parens, vaut bien la pauvre Charlotte.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Encore une fois c'est un garçon sans esprit, sans intelligence et qui ne parviendra jamais à rien.

CHARLOTTE.

Pardonnez-moi, ma sœur, car il est parvenu à se faire aimer.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Le sot, vouloir se marier, on voit bien qu'il ne sait pas ce que c'est que le mariage.

CHARLOTTE.

Nous ne le savons ni l'un ni l'autre et nous voudrions l'apprendre ensemble.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Un petit clerc d'huissier ne vous convient pas.

CHARLOTTE.

Que suis-je donc ?

M<sup>me</sup> VARNIER, *avec hauteur.*

Ma sœur.

CHARLOTTE.

Il faut cette circonstance pour que vous vous en ressouveniez.

M<sup>me</sup> VARNIER.

De l'insolence ! Eh quoi, non contente de me désobéir en écoutant Édouard que vous n'aurez jamais pour époux ;

vous osez oublier ce que vous devez à une sœur qui a eu la sotte humanité de vous recevoir chez elle. Rentrez, croyez-moi, et rappelez-vous que parler davantage à cet Édouard que je déteste, vous ferait perdre le peu d'amitié qui me reste encore pour vous.

CHARLOTTE, *en sortant.*

Ah ! je crains bien que la prédiction de monsieur Basile ne tarde pas à s'accomplir.

## SCÈNE VII.

M<sup>me</sup> VARNIER, BASILE.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Je ne reviens pas de ma surprise. Quoi, cet Édouard, si aimable, si galant, qui m'accablait d'attention et de complimens, n'aurait eu d'autre but que de plaire à ma sœur.

BASILE, *à part.*

Voilà sa tête qui se monte, la journée sera bonne.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Leur mariage n'est pas encore fait et je saurai déranger leurs projets.

BASILE, *à part.*

L'excellente femme. Elle cherche déjà les moyens de troubler la félicité de sa sœur.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Il faut que je voie Édouard, que je m'assure de ses sentimens, et si j'ai été le jouet d'une affreuse intrigue, malheur à une sœur que j'ai toujours détestée.

BASILE, *à part.*

C'est cela, voilà le plan de campagne dressé, nous verrons qui restera maître du champ de bataille.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Non pas que j'aie jamais aimé ce jeune homme, mais l'emporter sur ma sœur eût flatté mon amour-propre, et la fortune qu'il doit posséder un jour me faisait désirer cette conquête.

BASILE, *à part.*

Elle n'a vraiment que de bonnes intentions. Mais j'aperçois sa digne amie, je vais en entendre de belles.

## SCENE VIII.

Les Précédens , M<sup>me</sup>. DELPHINE.

DELPHINE.

Eh bien ! ma bonne madame Varnier , vous avez surpris Edouard avec Charlotte ; êtes-vous certaine maintenant que votre sœur vous trompe ; je vous l'ai toujours dit , c'est une petite hypocrite pour laquelle vous avez cent fois trop de bonté.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

J'ai la preuve qu'elle aime Edouard.

DELPHINE.

Cependant elle sait , ou elle doit savoir que vous avez jeté les yeux sur ce jeune homme , pour lequel , j'en suis certaine , elle n'a pas d'amour. Croyez-moi , ma chère madame Varnier , l'intérêt seul la guide en cette affaire , et vous auriez grand tort de la ménager et d'avoir pour elle les moindres égards.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

L'ingrate ! ce procédé est affreux.

DELPHINE.

Oui , certes , on peut excuser les travers de l'esprit ; mais ceux du cœur jamais.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Ah ! ma chère Delphine , je suis cruellement trompé dans mes espérances.

DELPHINE.

C'est votre faute , aussi vous êtes d'une confiance , d'une franchise , d'une douceur... tandis que Charlotte cache , sous un air d'innocence , l'âme la plus noire et la plus fausse ; à votre place il y a long-temps qu'elle serait hors de chez moi.

BASILE , *agitant son tire-pied.*

Ah ! que j'aurais de plaisir à lui dire ma façon de penser.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

On doit faire quelque chose pour ses parens.

DELPHINE.

Des parens ? de bons amis valent quelquefois mieux.

M<sup>me</sup>. VARNIER , *avec affection.*

Tu en es la preuve , ma bonne Delphine.

DELPHINE.

Vous savez bien que ce n'est pas pour moi que je parle.

BASILE.

Non , elle n'ose pas.

DELPHINE.

Mais la conduite de cette petite envers une sœur dont elle n'a qu'à se louer , m'indigne et ne prouve que trop la perversité de son cœur ; prenez-y garde , quand à son âge ou fait de pareils traits , on doit aller loin.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Oui , tu m'ouvres les yeux...

DELPHINE.

Il en est temps.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Et je vois le parti qu'il me reste à prendre.

DELPHINE , à part.

Bon.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Mais avant tout , je vais écrire un mot que tu remettras à Edouard , en faisant le reste des emplettes nécessaires au repas que je donne ce soir pour ma fête (*elle écrit sur des tablettes*). Tiens , fais diligence , moi je vais retrouver mademoiselle Charlotte , et nous verrons si elle croit se jouer impunément de ma patience et de ma bonté.

*Elle rentre.*

## SCÈNE IX.

DELPHINE , BASILE.

BASILE , à part.

Allez , allez , je me charge de fournir le dessert de ce repas-là.

DELPHINE , à part.

Tout va bien ; je réussirai à me fixer dans cette maison , et mademoiselle Charlotte peut , dès aujourd'hui , préparer son paquet.

BASILE , à part.

Parbleu , j'ai bien envie de lui donner le sien (*haut*). Vous devez être contente de votre journée ?

DELPHINE.

Que voulez-vous dire ?

BASILE.

Que vous avez fait assez de mal depuis ce matin , pour bien dormir cette nuit.

DELPHINE.

Monsieur Basile. . .

BASILE.

Mon langage vous étonne. Ah ! il y a de quoi ; moi qui suis la franchise même.

DELPHINE.

Vous n'êtes pas bon , monsieur Basile.

BASILE.

Pourquoi serais-je bon avec quelqu'un qui ne vaut rien.

DELPHINE.

Vous croyez donc ? . . .

BASILE.

Je crois que vous êtes une méchante femme , et je me trompe rarement.

DELPHINE.

Ainsi vous me prenez. . .

BASILE.

Parbleu , pour ce que vous êtes.

DELPHINE.

Heureusement pour moi beaucoup de personnes ne pensent pas comme vous.

BASILE.

C'est qu'elles ne vous connaissent pas.

DELPHINE.

Madame Varnier me juge autrement.

BASILE.

C'est tout simple , qui se ressemble , s'assemble.

DELPHINE.

Qui êtes-vous donc pour me parler ainsi ?

BASILE.

Ça se voit de reste , un savetier ; mais un savetier qui fera tout ce qu'il pourra pour vous empêcher de nuire.

DELPHINE, *se fâchant.*

Savez-vous bien que vos injures me fatiguent , à la fin.

BASILE, *froidement.*

Eh ! bien , allez vous-en ; car si vous attendez de moi des complimens , vous courez grand risque d'attendre long-temps.

*Le Savetier.*

8

DELPHINE.

Vous pourriez bien vous repentir de votre insolence ,  
petit savetier qu'on ne connaît pas.

BASILE.

Je ne crains pas cela , grande femme de confiance que  
l'on connaît trop.

• DELPHINE.

Si vous me poussez à bout , je vais aller de ce pas....

BASILE.

Chez celui qui me loue cette échoppe, n'est-ce pas ? Vous  
pouvez y aller , je lui ai dit deux mots sur votre compte ,  
et je suis bien sûr qu'à ma recommandation sa porte vous  
est fermée pour toujours.

DELPHINE.

De quoi donc avez-vous pu l'instruire ?

BASILE.

De tout ce que je sais de désavantageux sur votre  
compte , et il y en a long.

DELPHINE.

Croyez-vous que vos propos puissent nuire à ma répu-  
tation.

BASILE.

Vous savez bien qu'il y a long-temps que vous n'avez  
plus rien à craindre de ce côté-là.

DELPHINE.

C'en est trop.

BASILE.

Non , non , ce n'en est même pas assez.

DELPHINE.

Vous me ferez raison de toutes ces calomnies , et je vais  
me plaindre...

BASILE.

Vous plaindre ? ... vous ne l'oseriez pas.

DELPHINE.

Et qui m'en empêcherait ?

BASILE.

Moi.

DELPHINE.

J'ai des gens qui me protégeront.

BASILE.

Ce ne sera pas sans doute ce vieux garçon qui vous a  
lissé 1,500 francs sur son testament , parce que , grâce à

sa faiblesse et à vos folies , il ne lui en restait pas davantage.

DELPHINE , *interdite.*

Comment, monsieur Basile ?

BASILE , *continant.*

Ce ne sera pas non plus la fille de cet honnête commerçant , que par intérêt vous fîtes sortir de la maison paternelle , et maudire par son père.

DELPHINE ; *troublée.*

N'achevez pas , de grâce , monsieur Basile ?

BASILE , *sans l'écouter.*

Serait-ce cette femme dépravée qui acheta secrètement votre nom pour que son enfant en ait un ?

DELPHINE , *lui mettant la main sur la bouche.*

Silence , je vous en supplie.

BASILE , *d'un grand flegme.*

Je le veux bien ; je vous en ai dit assez d'ailleurs pour une fois. Retirez-vous , et ne me mettez pas dans le cas de vous en dire davantage demain.

DELPHINE , *en tremblant.*

Monsieur Basile , je suis bien votre servante.

BASILE.

Que le bon dieu m'en préserve , j'aimerais mieux cent fois me servir moi-même.

## SCENE X.

BASILE , *seul.*

En voilà déjà une sur le compte de laquelle je ne me suis pas trompé ; j'ai la mémoire bonne , dieu merci , et Delphine n'est pas la seule qui s'en apercevra. Le savetier , tout savetier qu'il est , pourra encore aujourd'hui s'amuser aux dépens de bien des gens qui ne s'y attendent guères.

## SCENE XI.

BASILE , EDOUARD.

EDOUARD.

Je viens de rencontrer madame Delphine , qui m'a remis ce billet de la part de madame Varnier ; rendons-nous vite à son invitation.

BASILE.

C'est encore vous , jeune homme ?

ÉDOUARD.

Monsieur Basile , j'espère que bientôt Charlotte et moi serons à l'abri de vos reproches ; tout va s'arranger.

BASILE.

A ce que vous croyez.

ÉDOUARD.

Je viens de recevoir une lettre...

BASILE.

De madame Varnier , je sais cela.

ÉDOUARD.

Par laquelle elle m'invite...

BASILE.

Oui , dans les termes les plus polis , à vous rendre auprès d'elle , n'est-ce pas ?

ÉDOUARD , avec étonnement.

Précisément.

BASILE.

Eh bien , méfiez-vous de tant de politesse , car en même temps qu'elle vous écrivait tous ces complimens , elle débitait contre vous un torrent de sottises.

ÉDOUARD.

Contre moi ?

BASILE.

Oui , parce qu'elle vous trouve aimable , et que c'est sa sœur que vous aimez.

ÉDOUARD.

Que dites-vous , aimer ? j'adore Charlotte.

BASILE.

Oui d'un amour éternel , vous le lui avez dit dans votre billet de ce matin.

ÉDOUARD.

Elle vous a donc instruit...

BASILE.

De ce qu'il contenait ? non puisqu'elle ne l'a pas encore lu. Tenez , je l'ai là dans ma poche.

ÉDOUARD , à part.

Que le diable m'emporte , si je comprends quelque chose à tout cela. (*Haut.*) mais d'après ce que vous me dites là , monsieur Basile , madame Varnier ne voudra jamais m'unir à Charlotte.

BASILE.

Eh ! qu'est-ce que ça vous fait ? Charlotte n'a pas qu'une sœur, elle a aussi un oncle qui l'aime, et qui, vous connaissant, ne demandera pas mieux que de vous la donner, il n'est pas fier allez.

ÉDOUARD.

Il ne ressemble donc pas à madame Varnier, car depuis qu'elle est propriétaire de cette maison et qu'elle est riche, il semble que la terre ne soit pas digne de la porter.

BASILE.

Ah ! riche, riche. Dernièrement elle a été sur le point de vendre sa maison pour la payer.

ÉDOUARD.

Vraiment ? Eh bien, elle qui parle toujours de sa fortune et de sa vertu.

BASILE.

Sa vertu, mon ami, c'est à peu près comme sa fortune, ça n'est pas bien clair. Mais la voilà, je vous laisse avec elle ; je et rentre chez moi. *Il rentre dans son échoppe.*

## SCÈNE XII.

M<sup>me</sup> VARNIER, ÉDOUARD, BASILE, *dans son échoppe.*

M<sup>me</sup> VARNIER, *avec amabilité.*

Ah ! bon jour, monsieur Édouard.

ÉDOUARD.

Madame, je suis bien votre serviteur ; je me rendais chez vous. . .

M<sup>me</sup> VARNIER.

On dit que vous voulez vous marier, monsieur Édouard.

ÉDOUARD.

Oui, Madame.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Et vous avez jeté les yeux sur un petite folle, une petite inconséquente, une petite coquette, une petite. . .

ÉDOUARD.

Non, Madame.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Qui s'imagine, parce qu'elle a vingt ans, avoir toutes les qualités nécessaires pour se mettre en ménage.

(\*) Cette scène doit être jouée par Édouard avec ingénuité.

ÉDOUARD.

Il me semble que oui, Madame.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Je la connais, et l'époux qu'elle prendra sera constamment le jouet de ses caprices, sera toujours la dupe de ses folies, en un mot sera...

ÉDOUARD.

Il me semble que non, Madame.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Vous êtes jeune encore, Monsieur Édouard, et loin de vous adresser à un enfant qui n'a rien, vous auriez pu trouver une femme raisonnable qui ait quelque chose, vous avez des qualités, des talens, enfin tout ce qu'il faut pour plaire.

ÉDOUARD.

Aussi j'ai plu à Charlotte.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Charlotte est jeune, légère, elle vous aime aujourd'hui peut-être, mais demain elle en aimera un autre; et lorsqu'on se met en ménage avec une femme sans expérience, dont le goût ne peut être fixé, il en résulte des désagréments que l'on n'a pas à craindre avec une femme d'un âge plus avancé qui sait ce qu'elle fait.

ÉDOUARD.

C'est justement parce qu'une femme d'un âge plus avancé sait ce qu'elle fait, que je n'en veux pas.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Tenez, monsieur Édouard, je veux vous empêcher de faire une sottise. Il y a long-temps que je désirais trouver un garçon honnête, laborieux, de bonne famille surtout, auquel je n'aurais demandé, en échange d'une somme de vingt mille francs dont je l'aurais avantagé, que des soins, d'aimables attentions; et je vous l'avouerai, vous connaissant depuis long-temps, sachant combien votre cœur est bon et sensible; vous croyant enfin, par vos procédés et vos vertus, incapable de rendre une femme malheureuse, je m'étais flattée que vous accepteriez une offre dictée par la raison et par la plus sincère amitié.

ÉDOUARD.

C'est bien dommage que vous vous y soyez pris trop tard, peut-être que si mon cœur ne parlait pas pour Charlotte, il me dirait quelque chose pour vous.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Votre cœur ne vous dit donc rien...

ÉDOUARD.

Pardonnez-moi, Madame, il me dit que j'aimerai toujours Charlotte.

M<sup>me</sup> VARNIER, *changeant de ton.*

Charlotte dépend de moi, et je ne consentirai jamais à ce mariage.

ÉDOUARD.

Elle dépend de vous, c'est bien ; mais elle dépend aussi d'un oncle, et cet oncle ne demandera pas micux que de me la donner.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Et qui vous a dit cela ?

ÉDOUARD.

Monsieur Basile.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Monsieur Basile. Je voudrais bien savoir pourquoi cet insolent savetier se permet de s'occuper de ce qui se passe dans ma maison.

ÉDOUARD.

Ah ! c'est vrai qu'il s'occupe de vous toute la journée.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Je ris de ses propos, et je vous conseille d'en faire autant.

BASILE, *à part.*

Rira bien qui rira le dernier.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Réfléchissez plutôt, monsieur Édouard, aux offres que je vous ai faites, songez que j'ai de la fortune.

ÉDOUARD.

Ah ! cela n'est pas clair.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Cette maison m'appartient.

ÉDOUARD.

Oui, mais dernièrement vous avez été sur le point de la vendre pour la payer.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Que signifie ce discours, et qui vous a pu faire croire...

ÉDOUARD.

Monsieur Basile.

M<sup>me</sup> VARNIER, *en colère.*

Monsieur Basile est un sot.

BASILE, *à part.*

Bien obligé.

M<sup>me</sup> VARNIER, *à part.*

Comment sait-il une chose que j'ai cachée avec tant de soin. (*Haut.*) Je suis étonnée, monsieur Édouard, qu'un jeune homme bien élevé, comme vous l'êtes, s'amuse à causer ainsi avec un savetier malhonnête.

BASILE, *à part.*

Encore un compliment.

ÉDOUARD.

Pourquoi donc ? Si ce savetier malhonnête est un honnête homme.

M<sup>me</sup> VARNIER, *avec ironie.*

Il se chargeait peut-être de la correspondance amoureuse du couple intéressant que je vais désunir.

ÉDOUARD.

Désunir ? jamais.

M<sup>me</sup> VARNIER, *avec dépit.*

Croyez-vous qu'instruite de vos sentimens pour Charlotte, je vous permette désormais l'entrée de ma maison, que je souffre presque sous mes yeux qu'on séduise ma sœur, qu'on égare sa raison, vous vous trompez, Monsieur, et vous ne remettrez pas les pieds chez moi. Ma sœur court à sa perte et vous en êtes seul la cause, mais on n'aura rien à me reprocher, et l'on rendra justice au moins à ma sévérité, à mes mœurs et à mes principes.

ÉDOUARD, *jouant avec la baguette qu'il a la main.*

Ah ! vos mœurs, vos principes, on dit que tout cela n'est pas bien solide non plus.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Et qui oserait les attaquer ?

ÉDOUARD.

Monsieur Basile.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Monsieur Basile et vous n'êtes que deux impertinens, je sais à quoi m'en tenir désormais, je me vengerai de vos mépris et de vos refus humilians ; adieu, Monsieur, ne vous avisez jamais de reparaitre devant moi, car je ne sais à quel excès je pourrais me porter. C'est que je suis d'une fureur...

*Elle rentre.*

## SCÈNE XIII.

BASILE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Me voilà bien, moi ; c'est pourtant ce que m'a dit ce maudit savetier qui l'a rendu furieuse, c'est fini je ne lui parlerai plus.

BASILE, *froidement.*

Comme vous voudrez.

ÉDOUARD.

C'est bien mal à vous, aussi je ne prendrai plus conseil de personne, je n'en veux plus faire qu'à ma tête.

BASILE.

Eh bien, vous ferez de belles choses.

ÉDOUARD.

J'enlève Charlotte, ce soir même ; c'est décidé.

BASILE.

Doucement ; je m'y oppose.

ÉDOUARD.

Et de quel droit, s'il vous plaît ?

BASILE.

Ai-je des comptes à vous rendre ?

ÉDOUARD.

Non, mais. . ( *On entend du bruit dans le magasin de madame Varnier* ) Ah ! mon Dieu, quel bruit chez madame Varnier.

BASILE, *à part.*

Je devine ce que c'est ; laissons-les tous les deux, et voyons le parti qu'ils vont prendre.

*Il observe.*

## SCÈNE XIV.

BASILE, *à l'écart* ; ÉDOUARD, CHARLOTTE, *sortant du magasin de sa sœur en pleurant, ayant un petit paquet sous le bras, et portant son chapeau de paille à la main.*

CHARLOTTE, *à la porte.*

Vous l'exigez, ma sœur... Eh bien ! oui, je sors de chez vous ; après les marques d'amitié que vous a donné

*Le Savetier.*

4

la pauvre Charlotte, devait-elle s'attendre au sort que vous lui réserviez. N'importe, vous me chassez ; je dois obéir. Adieu, ma sœur, adieu, puisse le ciel ne pas vous punir de tant d'inhumanité.

ÉDOUARD.

Comment ! ce serait possible ; madame Varnier vous renverrait ?

CHARLOTTE, *pleurant.*

Ah ! mon Dieu, oui. Prières, larmes, rien n'a pu l'émouvoir ; fatale jalousie, devais-tu donc entrer dans le cœur d'une sœur.

ÉDOUARD.

C'est votre faute, mademoiselle Charlotte, et vous avez un grand tort.

CHARLOTTE.

Moi ?

ÉDOUARD.

Oui, c'est d'avoir vingt ans, lorsqu'elle en a quarante ; entre femme, voyez-vous, cela ne se pardonne pas.

CHARLOTTE.

Que devenir ? que faire ? seule, sans argent, sans appui. Ah ! ma sœur, est-ce donc là ce que vous m'aviez promis.

ÉDOUARD.

Comment, en vous chassant, elle ne vous a rien donné.

CHARLOTTE.

Rien, absolument rien ; après cinq années de travail et de soins.

ÉDOUARD.

Vous êtes alors sans aucune espèce de ressources ?...

CHARLOTTE.

J'ai trente francs.

ÉDOUARD.

Trente francs ; pauvre petite ?

CHARLOTTE.

C'est le produit de mes épargnes, et c'est tout ce que possède aujourd'hui la malheureuse Charlotte.

ÉDOUARD.

Je crois en vérité que je pleure aussi ; il faut que votre sœur n'ait point d'âme pour se conduire de la sorte.

CHARLOTTE.

Que ne m'a-t-elle laissée avec cet oncle, que j'aimais

tant.. J'étais heureuse alors , et maintenant que me reste-t-il ?

ÉDOUARD.

Ce qui vous reste , mademoiselle Charlotte ? un amant qui vous adore , un amant pour qui votre cœur est tout , et pour qui la fortune n'est rien ; votre malheur vous rend encore plus chère à ses yeux. Consolez-vous , séchez vos pleurs ; j'ai de bons bras et de bons amis , j'emploierai les uns et les autres pour adoucir la rigueur de votre sort. Venez, ma petite Charlotte ; venez, confiez votre destinée à celui qui ne veut que votre bonheur.

CHARLOTTE.

Moi , que je vous suive. Ah ! ma sœur , à quoi m'exposez-vous ?

ÉDOUARD.

Mes parens vous recevront avec bonté.

CHARLOTTE.

Ne m'abusez pas , monsieur Edouard ; car je n'ai que vous sur la terre.

ÉDOUARD.

Partons.

*Ils vont pour sortir.*

BASILE , *s'approchant.*

Non restez. Je suis content de vous , monsieur Edouard.

ÉDOUARD , *à part.*

C'est fort heureux.

BASILE.

Votre conduite en cette affaire mérite mon approbation ; mais vous partirez seul. En abandonnant sa sœur , madame Varnier a voulu la perdre ; elle n'y réussira pas. Mademoiselle Charlotte , que vous ai-je dit ; il est midi juste , mais regardez ma boutique comme la vôtre , et disposez de ce que je possède , comme de votre bien propre ; (*mouvement de Charlotte*) tout ce que je vous propose est peu séduisant , je le sais ; mais cela vous est offert par le cœur : songez-y bien , mademoiselle Charlotte , les dons d'un homme de mon âge et de ma profession , n'ont rien de suspect , jugez alors de quel avantage ils sont pour vous ,

puisque chez moi la médisance ne pourra vous atteindre. Acceptez... acceptez, je vous en supplie, jusqu'à la fin de cette journée seulement, et d'ici là, peut-être, nous rabaisserons l'orgueil d'une femme qui n'a pas une seule vertu pour racheter mille défauts. Suivez-moi, jeune homme, et vous, mademoiselle Charlotte, attendez-moi là et comptez sur moi; le père Basile ne vous abandonnera pas.

ÉDOUARD.

Ni moi non plus.

*Ils sortent.*

## SCENE XV.

CHARLOTTE, *seule.*

Je ne sais quelle confiance m'inspire cet homme; mais je lui obéis aveuglément sans savoir si ce que je fais est répréhensible; quel est son dessein? je l'ignore, nous rabaisserons l'orgueil de votre sœur, m'a-t-il dit? Ah! qu'il me protège, mais qu'il ne me venge pas.

*Elle entre dans l'échoppe de Basile.*

## SCENE XVI.

M<sup>me</sup>. VARNIER, CHARLOTTE.

M<sup>me</sup>. VARNIER, *sans voir Charlotte.*

Je dois m'applaudir du parti que je viens de prendre, rien maintenant ne pourra troubler ma tranquillité. Ah! mademoiselle Charlotte, vous avez cru pouvoir braver impunément mon autorité. Où peut-elle être? sans doute avec son amant.

CHARLOTTE, *dans l'échoppe de Basile.*

Vous vous trompez, Madame.

M<sup>me</sup>. VARNIER, *surprise.*

Que vois-je, Charlotte chez Basile.

CHARLOTTE.

Oui, Madame, chez Basile.

M<sup>me</sup>. VARNIER, *avec ironie.*

Vous êtes à merveille dans cette échoppe.

CHARLOTTE.

Une échoppe où l'on vous reçoit avec amitié, vaut mieux qu'une maison d'où l'on vous chasse avec dédain.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Le savetier vous protège à ce qu'il paraît.

CHARLOTTE.

Pourquoi non, Madame; l'humanité est de tous les états; et je trouverai peut-être chez un étranger une félicité que je cherchais en vain chez mes parens.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Vous raisonnez, je crois.

CHARLOTTE.

La plainte ne serait-elle plus permise à l'infortunée qu'on afflige et qu'on veut outrager (*Elle sort de l'échoppe et s'adresse à madame Varnier avec bonté*). Ma sœur, la jalousie vous égare, et votre cœur n'a pu dicter l'arrêt que vous avez prononcé contre la pauvre Charlotte; tournez les yeux sur elle; jadis vous étiez son amie, vous deviez être sa protectrice; oublions ce qui s'est passé; tendez-moi les bras, rappelons-nous l'une et l'autre ce que nous étions autrefois. Soyez persuadée que ce n'est pas votre fortune que j'ambitionne; c'est votre amitié, elle seule suffit à mon bonheur; je vous en conjure, ne me la refusez pas.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Vos plaintes et vos condoléances me fatiguent; laissez-moi.

CHARLOTTE, *pleurant*.

Quoi! vous repoussez votre sœur, vous l'accablez de vos mépris...

*Elle rentre dans l'échoppe de Basile.*

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Brisons là, je déteste les pleurs.

CHARLOTTE.

Pourquoi donc en faire répandre.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Je ne puis souffrir non plus que vous restiez ainsi devant chez moi. Cherchez un logement plus convenable, prenez cette bourse et éloignez-vous.

CHARLOTTE, *avec fierté*.

Chez vous, Madame, ce bienfait m'eût obligée, ici cette aumône m'humilie.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Ainsi donc, malgré ma volonté, vous resterez chez Basile ; je serai à chaque instant du jour condamnée à vous voir, et le monde que je reçois...

CHARLOTTE, *l'interrompant*.

En voyant ma nouvelle condition, apprendra à connaître une femme qui devait me servir de mère, et qui, au mépris du lien du sang et de la nature, abandonne une sœur qu'elle avait promis de protéger.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Ingrate ? je devine vos projets, et je vous ordonne de quitter ces lieux.

CHARLOTTE.

Ce sera la première fois, Madame, mais j'aurai la force de vous désobéir.

M<sup>me</sup>. VARNIER, *se disposant à la faire sortir de force*.

Non, je veux que vous sortiez, et vous en sortirez.

## SCENE XVII.

Les Mêmes, BASILE, *portant une enseigne sous un bras, et une grande corbeille de fleurs sous l'autre*.

BASILE.

Et moi je veux qu'elle y reste, et elle y restera ; en voici la preuve.

*Il attache au-dessous de son échoppe un tableau sur lequel on lit : Charlotte, sœur de madame Varnier, bouquetière.*

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Que vois-je ?

BASILE.

C'est votre fête, Madame, qui m'a fourni l'idée d'établir ainsi votre sœur ; vous donnez ce soir un grand repas, vous aurez par conséquent beaucoup d'amis ; il faudra des bouquets, et Charlotte au moins vous devra le commencement de son établissement.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Je trouverai bien le moyen de l'éloigner de ces lieux, je prendrai cette maison, et par conséquent cette boutique.

BASILE.

Non, car je ne vous la louerai pas.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Que voulez-vous dire.

BASILE.

Que prévoyant votre dessin, je viens de l'acheter, en voici le contrat.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Je ne m'étonne plus si monsieur Basile fait le protecteur.

BASILE.

De l'innocence. Oui, Madame, c'est vous dire que je ne serai jamais le vôtre.

M<sup>me</sup>. VARNIER.

Il se permet de dire du mal, des gens qu'il ne connaît pas.

BASILE.

Madame, je ne dis du mal que de ceux que je connais bien, et c'est pourquoi j'ai parlé de vous.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Monsieur Basile, savez-vous que ce ton là ne vous convient pas.

BASILE.

Madame Varnier, savez-vous que cet air orgueilleux et méchant vous convient à merveille.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Prenez-y garde; je suis quelque chose dans le monde.

BASILE.

Eh bien, voyez la médisance, on dit partout que vous n'êtes rien.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Monsieur, quand cesserez-vous de m'insulter?

BASILE.

Madame, quand vous rendrez vos bontés à votre sœur.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Elle ne l'est plus.

BASILE.

Elle ne l'est plus, si fait, morbleu! c'est un titre qu'elle tient de la nature et que le caprice ne peut lui ôter; au lieu de la mépriser, prenez-là pour votre modèle.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Mais, Monsieur...

BASILE.

Oh! j'en suis fâché, mais vous m'écoutez jusqu'au

bout. Qui étiez-vous jadis pour dédaigner votre sœur aujourd'hui ? une petite marchande de fil et de ruban ; c'est votre premier mari qui vous donna les moyens de vous établir , et en récompense vous le fîtes mourir de chagrin !

M<sup>me</sup> VARNIER.

Monsieur . . .

BASILE.

Et cette maison dont vous êtes si vaine , cette maison qui vous rend si fière , sans les trente mille francs que vous avez reçus d'un inconnu , il y a deux mois , elle ne serait plus à vous.

M<sup>me</sup> VARNIER.

C'est une fausseté.

BASILE.

Soutiendrez-vous aussi que votre oncle Lambert , en partant , ne vous a pas laissé de quoi élever votre sœur ? Ah ! qu'il s'est cruellement trompé en vous chargeant de son bonheur ; mais il était bon , sensible , confiant surtout , et vous ne lui ressemblez pas.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Que m'importe. J'ai chassé Charlotte parce que sa conduite me déplaisait , et d'ailleurs je ne dois compte de ma conduite à personne.

BASILE.

Songez donc à sa position si vous l'abandonnez ; jeune , sans expérience , sans ressources , pourra-t-elle résister à tous les malheurs , à toutes les séductions . . . Eh quoi ! vous gardez le silence ? vos bras ne s'ouvrent pas pour la recevoir ? Prenez-y garde , le ciel est juste , et tôt ou tard il punit les ingrats . . . Vous ne répondez rien ? Ah ! vous êtes indigne de mes conseils , et je vous abandonne à votre malheureux sort.

M<sup>me</sup> VARNIER, *avec hauteur.*

Ne croirait-on pas que j'ai quelque chose à attendre de Monsieur ?

BASILE.

Oh ! non , vous êtes riche et j'en remercie le ciel . . . Si jamais le besoin vient atteindre votre sœur , il lui restera du moins la ressource d'aller tendre la main à votre porte , et nous verrons laquelle des deux aura le plus à rougir.

## SCÈNE XVIII.

Les Précédens , DELPHINE , ÉDOUARD , Amis de madame Varnier.

DELPHINE , *accourant.*

Ma chère madame Varnier , je viens d'apercevoir tous vos amis qui viennent vous souhaiter votre fête.

*Elle va au devant d'eux.*

## SCÈNE XIX.

Les Mêmes , ÉDOUARD , les Amis de madame Varnier au nombre desquels sont le père et la mère d'Édouard.

BASILE , *à part.*

Bon , voici le bouquet.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Ils vont voir ma sœur. Ah ! quelle humiliation. Retrons.

BASILE.

Demeurez , Madame , l'inconnu au trente mille francs vous l'ordonne.

M<sup>me</sup> VARNIER , *stupéfaite.*

Qu'entends-je ?

BASILE.

La vérité. (*Aux amis.*) Messieurs , il me paraît que vous ignoriez que madame Varnier donnait à souper , car aucun de vous n'a apporté de bouquet ; mais j'en rends grâce au hasard ; madame Varnier a chassé injustement ce matin sa sœur de chez elle , et comme , pour vivre , elle s'est établie bouquetière , j'ose espérer que c'est à elle que vous achetez les fleurs que vous êtes dans la nécessité d'offrir à Madame. (*A madame Varnier.*) Voilà donc , Madame , tous vos amis , c'est-à-dire , ceux que vous nommez ainsi ; car Monsieur (*il désigne un fat.*) , ne vient chez vous que parce que sa fatuité et son insolence font qu'on ne veut de lui nulle part.

1<sup>er</sup> AMI.

Monsieur...

*Le Savetier.*

BASILE.

Osez dire le contraire.

*Il lui dit un mot à l'oreille, l'ami se sauve.*

## SCÈNE XX.

Les Précédens, hors le premier ami.

BASILE, *désignant un autre ami.*

Celui-ci parce qu'il espère que vous lui prêterez l'argent qu'il vous a demandé hier.

LE II<sup>e</sup> AMI.

Mais Monsieur...

BASILE.

N'est-ce pas la vérité.

*Même jeu de scène que ci-dessus. Il sort.*

## SCÈNE XXI.

Les Précédens, hors le second ami.

BASILE, *désignant le troisième ami.*

Celui-là dans l'intention d'empêcher le prêtet du billet que vous avez remboursé pour lui ce matin.

LE III<sup>e</sup> AMI.

Comment vous oseriez...

BASILE.

Oh! je suis bien instruit, retirez-vous, croyez-moi.

*Même jeu de scène.*

## SCÈNE XXII.

Les Précédens, hors le III<sup>e</sup> AMI.BASILE, *désignant le père d'Édouard.*Quant à Monsieur, c'est le père de cet Édouard, honnête marchand qui s'est trouvé plus d'une fois dans l'embarras, et qui, grâce à sa bonne conduite, est parvenu à faire une petite fortune qu'il ne doit qu'à son travail et à son industrie, aussi je ne l'en-estime que davantage, et j'espère bien que vous allez donner votre sœur à son fils. (*Elle*

*en pour parler, il l'en empêche et lui dit.)* Regardez-moi bien et répondez.

M<sup>me</sup> VARNIER, *surprise.*

O ciel! c'est lui, je n'en saurais douter. Ah! qu'ai-je fait?

BASILE.

Eh bien, Édouard épousera-t-il votre sœur?

M<sup>me</sup> VARNIER, *tremblante.*

Oui, Monsieur.

BASILE.

Charlotte rentrera-t-elle chez vous à l'instant?

M<sup>me</sup> VARNIER.

Oui, Monsieur.

BASILE.

Et Delphine en sortira-t-elle à la minute?

DELPHINE, *à part.*

Ah! je suis bien tranquille...

M<sup>me</sup> VARNIER.

Oui, Monsieur!

DELPHINE.

Comment, il se pourrait? Ah! maudit savetier. S j'avais su...

BASILE.

Oui, mais vous ne saviez pas. Allons, allons, partez.

*Delphine sort en murmurant.*

## SCÈNE XXIII.

Les Précédens, hors DELPHINE.

BASILE, *à madame Varnier.*

Les trente mille francs que l'on vous a prêtés serviront-ils de dot à Charlotte?

M<sup>me</sup> VARNIER.

Oui, Monsieur.

BASILE, *à Charlotte et à Édouard.*

Eh bien, quand je vous disais qu'un mot suffirait pour rabaisser son orgueil.

M<sup>me</sup> VARNIER.

Ah! Monsieur, si des conseils perfides ont pu m'égarer et me faire oublier ce que je devais à ma sœur, toute ma

vie , je vous le promets , sera employée à réparer mes torts envers elle.

BASILE.

Voilà ce que je voulais. Maintenant Charlotte , Édouard et vous aussi madame Varnier , venez tous sur le cœur de votre oncle Lambert.

*Il ôte son habit de savetier , il est habillé en riche marin.*

CHARLOTTE.

Mon oncle !

BASILE.

Oui , cet oncle absent depuis dix ans , cet oncle si bizarre , si original , et qui a trouvé cependant les moyens de faire fortune.

CHARLOTTE.

Quoi ! c'est vous dont je n'osais espérer le retour ?

BASILE.

Oui , ma bonne Charlotte , à mon arrivée en ces lieux , on m'a dit que tu n'étais pas heureuse , mais je n'ai voulu me m'en rapporter qu'à moi-même , et du fond de cette échoppe , sous cet habit grossier , j'ai tout vu , tout su et tout pardonné. Ma nièce , ma fille adoptive , je me fixe au sein de ton ménage. Cependant nous viendrons de temps en temps visiter le magasin et l'échoppe , mais n'oublie pas que dans le magasin brillant tu n'as éprouvé que des peines et que dans la modeste échoppe tu as trouvé le bonheur.

FIN.